

**Verdun, 21 février 2016.
Une journée dans le Bois des Caures en compagnie du
Lieutenant-Colonel Driant**



Par Martin Mourre, chercheur post-doctoral, Institut historique allemand, Paris, CREPOS, Dakar

Le 21 février dernier, là où cent ans plus tôt, jour pour jour, commençait une des batailles les plus emblématiques de la Grande Guerre, se tenait le lancement du cycle commémoratif de Verdun 2016. Il s'agissait d'une journée importante dans les quatre années de festivités autour du centenaire. La veille, le 20 février, était inauguré le nouveau mémorial de Verdun, tandis que la plupart des quotidiens nationaux, durant tout le week-end, ont réservé une large place à l'événement. Le dimanche soir, en *prime time*, était diffusé sur France 2 le documentaire *Apocalypse Verdun*, suivi d'une émission spéciale animée par la journaliste Marie Drucker et enregistrée dans la nef de l'Ossuaire de Douaumont.

Cet article n'entend pas restituer toute la densité mémorielle qui a entouré ces premiers jours du centenaire de Verdun, il s'agit plutôt, à partir d'une observation participante, de rendre compte de certaines manifestations de ce dimanche 21 février, notamment celles qui prenaient pour objet la figure du Lieutenant-colonel Driant, là où l'histoire de Verdun a commencé en 1916 : le bois des Caures.

Le 21 février 1916 débutait donc une bataille qui allait s'étendre sur près de 300 jours et faire près de 300 000 morts¹. Aujourd'hui, le nom même de Verdun est devenu un symbole. De la Première Guerre mondiale bien sûr, mais plus généralement de l'horreur des conflits armés. S'intéresser à la construction de ce symbole, à l'histoire de cette mémoire, c'est prendre en charge les lignes de forces dominantes de récit national français. Verdun, c'est le lieu qui consacre la figure du général Pétain – présenté, d'ailleurs de manière abusive, comme le vainqueur de cette bataille – ; en 1966, pour son cinquantenaire, c'est ici même que Charles de Gaulle y prononce une célèbre allocution ; en 1984, les présidents Kohl et Mitterrand scellent une réconciliation franco-allemande dans une image restée célèbre : celle où les deux chefs d'États se prennent longuement la main devant un cercueil. Deux livres sortis récemment continuent de s'interroger sur comment cette bataille en vint à acquérir ce statut presque mythique². À vrai dire, bien qu'elle fût la plus longue, Verdun ne fût pas la bataille la plus meurtrière de la Grande Guerre. Côté français, Verdun était une bataille défensive – et donc plus « légitime ». Entre les deux tiers et les trois quart des soldats de 1916³, près de 2.4 millions de français⁴, « ont fait » Verdun. Cette bataille va vite être associée à des notions de résistance, de ténacité, symbolisées par une chanson devenue célèbre « on ne passe pas » ou une formule, celle de Pétain, début avril, qui lance « Courage, on les aura !⁵ ». Côté allemand, la bataille n'a incontestablement pas le même statut dans la mémoire collective. Si le nombre de pertes fut relativement semblable et l'expérience des soldats probablement également comparable, ce qui semble prédominer dans l'immédiat après-guerre, c'est la volonté « de dénoncer une forme de trahison, celle du simple soldat par le haut commandement ou par l'arrière⁶ ».

Quoi qu'il en soit, du point de vue de la construction du souvenir de Verdun, et plus précisément du point de vue de cette construction à travers la ou les commémorations qui ont pris la bataille pour objet, notons plusieurs éléments. L'exceptionnalité de la bataille de Verdun a conduit à une mémoire protéiforme. Très rapidement est apparue une tension entre divers acteurs, l'État, la ville de Verdun, les anciens combattants notamment. Plusieurs dates, plusieurs monuments

¹ On retient généralement la date du 15 décembre comme date de la fin de la bataille, correspondant à celle d'une offensive française qui parvient à repousser les allemands sur une ligne de front proche de celle qu'elle était dix mois plus tôt. Le nombre de morts durant la période – plus précisément du 21 février au 20 décembre – est ainsi de l'ordre 163 000 côté Français et 143 000 allemands. Les pertes, incluant les blessés et les disparus font monter le total à 336 000 allemands et 362 000 français. Pour ces chiffres, voir Antoine Prost et Gerd Krumeich, *Verdun, 1916. Une histoire franco-allemande de la bataille*, Paris, Tallandier, 2015, p. 99. Quant à la date de fin de la bataille, ces deux auteurs remarquent que « les batailles sont des faits historiques socialement construits. Leur délimitation dans le temps et dans l'espace résulte de choix que l'on peut interroger », *Ibid.*, p. 11.

² C'est à partir de ces deux livres qu'ont été extraites les données historiques citées dans cet article. Il s'agit d'Antoine Prost et Gerd Krumeich, *Verdun, 1916, op.cit.* et Paul Jankowski, *Verdun. 21 février 1916*, Paris, Gallimard, 2013. Les mois qui ont précédé le début du centenaire de la bataille, et jusqu'à la fin de 2016, ont vu une quantité extrêmement importante de publications sortir, prenant Verdun comme objet.

³ Antoine Prost et Gerd Krumeich, *Verdun, 1916, op.cit.*, p.104.

⁴ Paul Jankowski, *Verdun, op.cit.*, p. 167.

⁵ Paul Jankowski, *Verdun, op.cit.*, p. 34.

⁶ Paul Jankowski, *Verdun, op.cit.*, p. 12.

coexistent dans les années 1920. Parmi ces lieux de la mémoire, selon Paul Jankowski, le 21 février s'est vite imposé : « Le 21 février 1920, des anciens combattants se rassemblèrent devant le Trocadéro pour évoquer 'les heures terribles du bois des Caures' et entendre Maginot, alors ministre des pensions, affirmer à leurs intentions : 'La France a encore besoin de vous'⁷ ». Initialement, le 21 février devient donc une date qui marque une « mémoire militaire », plus qu'une « mémoire de l'arrière », celle de la Nation, ou une « mémoire d'en haut », celle de l'État⁸. Les différentes célébrations qui se sont déroulées ce 21 février 2016 au bois des Caures le furent autour de la figure des combattants, mais aussi autour d'un personnage central, le Lieutenant-colonel Driant. Les quatre moments que nous décrivons reviennent sur la fabrication actuelle de ce personnage, cent après sa mort.

I. Une reconstitution au Bois des Caures

Il est environ 8 heures ce dimanche, nous sommes plusieurs centaines à arriver en bus à l'entrée du bois des Caures, principalement des allemands et des français. La route avait été bloquée par la gendarmerie et seuls des cars, et donc des participants préalablement inscrits, étaient autorisés à se rendre sur ces lieux. En fait, nous sommes le deuxième groupe à participer à cette cérémonie de reconstitution de la bataille, un groupe avait fait le même trajet au lever du jour. Le nombre même de participants indique l'engouement pour cette reconstitution du premier jour de la bataille de Verdun. La pente qui nous mène du parking à l'entrée du bois est entourée de pots en terre cuite qui, disposés de chaque côté de la route tous les deux-trois mètres, ont contenu des bougies, probablement pour que le groupe précédent, arrivé de nuit, puisse se repérer. Le fait qu'il s'agisse de bougies – et non de projecteurs – participe de la création d'une ambiance quant au cérémonial, à la fois digne et grave. La cérémonie est ainsi pensée comme une page d'histoire que nous allons maintenant aborder, un moment emprunt d'émotion qui doit dire la force du souvenir attaché à l'espace du bois des Caures et plus généralement à Verdun et à la Grande Guerre. Dès notre arrivée, juchée sur une petite estrade, une dame indique les consignes générales à respecter : elle insiste sur la solennité à observer dans ces lieux.

On pénètre ainsi par petits groupes dans le bois. Une première photographie, imprimée en noir et blanc sur une bâche en plastique, d'un format d'environ 1 mètre de large sur 2,5 mètres de haut, apparaît. Il s'agit d'un officier de la Première Guerre mondiale, son visage est sombre. L'homme a une petite moustache, son regard porte loin. Il est en uniforme et arbore deux médailles. C'est Driant. Ses bottes sont recouvertes de boue, une indication qu'il s'agit d'une photographie prise pendant qu'il est au combat et non en permission. On ne sait pourtant pas de quand date la photo. C'est le premier arrêt qui est prévu, une voix sortie d'un haut-parleur évoque la vie de cet homme. Fervent catholique, Émile Driant entre d'abord au cabinet du général Boulanger en 1886, alors ministre de la guerre. Il épouse une de ses filles l'année

⁷ Paul Jankowski, *Verdun, op.cit.*, p.39.

⁸ Si les termes mémoires sont ici encadrés par des guillemets, c'est qu'ils doivent être pris comme des idéaux-types, c'est à dire comme des outils de travail pour désigner les phénomènes de rapport au passé. Ces différentes mémoires ne sont pas ainsi pas exclusives. Pour une approche de la question de la sociologie de la mémoire, voir Sarah Gensburger, « Les figures du juste et du résistant et l'évolution de la mémoire historique française de l'occupation », *Revue française de science politique*, 2002, n°52, p. 291-322.

suivante⁹. Sa carrière militaire est stoppée en 1905, suite à l'affaire des fiches – ce vaste scandale dans l'armée française au tout début du XX^{ème} siècle qui visait à établir des fiches de renseignements sur les opinions politiques et religieuses de certains officiers et sous-officiers. Il démissionne de l'armée en 1905. Il est élu député en 1910 dans la circonscription de Nancy, après qu'il ait échoué une première fois à se faire élire dans la circonscription de l'Oise. Persuadé que l'Allemagne attaquera encore, il s'oppose à Jaurès au parlement. Lors de la déclaration de guerre en août 1914, à 59 ans, et bien que dégagé des obligations militaires, à cause de son âge et de son mandat parlementaire, il reprend du service. Il est nommé commandant des 56^{ème} et 59^{ème} bataillon des chasseurs à pieds. Par ailleurs, Émile Driant est aussi l'auteur d'une œuvre littéraire prolifique – il acquiert le surnom de « Jules Verne militaire » - publié sous le pseudonyme de Danrit, l'anagramme de son nom.



Ces quelques éléments biographiques sont rappelés par haut-parleur (ci-dessus), à travers la voix d'une narratrice qui se veut neutre. Puis, on nous lit une lettre de Driant, envoyée à Paul Deschanel président de la Chambre des députés. C'est une voix plus grave que nous entendons, censée être celle du Lieutenant-colonel. Nous sommes en août 1915, Driant demande à Deschanel de répercuter ses craintes auprès du Ministère de la guerre : « Je pense que le coup de bélier sera donné sur la ligne Verdun-Nancy, quels effets défavorables produiraient la prise d'une des deux villes, ou les deux à la fois [...], ce n'est pas bien entendu le commandant [...] qui vous écrit mais votre collègue [présent] depuis 6 mois sur ce

⁹ Pour une biographie de Driant, voir David Daniel, *Le colonel Driant. De l'armée à la littérature, le Jules Verne militaire*, Thionville, G. Klopp, 2006.

front ». Le dispositif sonore participe de la scénographie – en témoigne d’ailleurs les nombreuses enceintes disposées ici et là. Les deux discours sont accompagnés d’une musique d’ambiance qui se fait de plus en plus sombre. Nous sommes maintenant devant le poste de commandement (PC) de Driant, c’est le seul ouvrage bétonné du secteur. Il s’agit du deuxième arrêt collectif dans cette traversée du Bois des Caures. Après avoir évoqué la vie de Driant, c’est la question du dispositif militaire qui est énoncée. Il s’agit donc d’une galerie semi-enterrée, quatre escaliers y donnent accès, des embrasures sur les côtés du bâtiment permettent à ceux qui s’y trouvent de voir ce qui se déroule à l’extérieur. Si l’édifice nous permet, aujourd’hui, de mieux nous représenter depuis ce poste de commandement ce qu’ont pu être ces premières vingt-quatre de combats – et pour beaucoup de chasseurs les dernières vingt-quatre heures de leurs vies –, nous pouvons aussi apercevoir le souvenir qui s’est attaché à ce lieu. Sur une des colonnes, on voit ainsi un macaron du souvenir français. L’insigne semble patiné, indice qu’il est ancien et que l’endroit est commémoré depuis longtemps. Juché sur le bâtiment, un homme lit un texte, c’est le deuxième discours auquel les participants ont droit. Il prolonge l’évocation du commencement de la bataille du Bois des Caures, depuis le point de vue de Driant. Le 1^{er} décembre 1915, Driant fait part de son inquiétude à la Chambre des Députés, il rencontre Poincaré, Président de la République, ainsi que Gallieni, ministre de la guerre. Il « court-circuite » ainsi Joffre, le Commandant en chef des armées. Celui-ci, par ailleurs, ne partage pas les craintes de Driant. Le Grand Quartier général ne croit pas à une attaque allemande de ce côté et il faut attendre la visite du général de Castelnau, l’adjoint de Joffre au grand quartier général, pour que l’État-major considère, à partir du 9 février, la menace comme sérieuse. C’est ensuite une autre voix que l’on entend : « des déserteurs alsaciens et polonais, ainsi que des prisonniers russes évadés confirment que tout est en place pour une attaque le 12 février, mais heureusement en raison des mauvaises conditions météo, neige, brouillard et pluie, elle est reportée ». Le 20 février, Driant écrit ses dernières lettres, d’abord à son épouse : « je monte là-haut pour encourager tout le monde et pour voir les derniers préparatifs, l’heure est proche et, au fond, j’éprouve une satisfaction à voir que je ne me suis pas trompé en annonçant il y a un mois ce qui arrive... À la grâce de Dieu. Vois-tu, je ferai de mon mieux et je me sens très bien ». Lettre de Driant à un ami : « beaucoup de chasseurs ne seront plus là d’ici quelques jours, c’est ce qui m’attriste, mais avoir été épargné depuis 18 mois et les voir fondre dans la fournaise où ils vont tomber... Enfin, c’est la guerre ». On sent que le moment est grave. Le narrateur joue sur l’émotion, en plaçant ces deux sentences à la fin des discours. Le narrateur poursuit : « en ce 21 février, l’aube va se lever, Driant arrive soucieux à son PC et peu après 7 h... ». Le silence se fait, pendant une quinzaine de secondes. Maintenant, ce sont des coups de feu que nous entendons, pendant dix secondes, puis le silence. Puis une deuxième salve. Le pilonnage de la zone fut extrêmement violent ce matin-là. Ainsi, à 7 heures du matin, plus de « mille deux cents canons allemands se mirent à pilonner les positions françaises à Verdun et dans ses environs¹⁰ ». D’ailleurs, « en un seul jour, le premier de la bataille de Verdun, un million d’obus avaient été tirés¹¹ ».

¹⁰ Paul Jankowski, *Verdun, op.cit.*, p. 17.

¹¹ Paul Jankowski, *Verdun, op.cit.*, p. 18.



Mais, pour le narrateur, il ne s'agit pas d'expliquer en quoi Verdun s'inscrit dans l'industrialisation, en termes d'armements, de la Grande Guerre¹². Il revient plutôt sur le registre du sensationnel en évoquant le Caporal Stéphane qui rentre dans le PC. La « voix » de ce dernier énonce : « sur les lits de camps il y a des blessés autour desquels s'agitent des infirmiers [...], dans la chambre du commandant je marche dans des flaques de sang, git un poilu, les yeux sortis des orbites [...] et le malheureux jurait misérablement, maman, maman ».

À la fin de la journée de ce funeste 21 février 1916, une solide contre-attaque, côté français, permet de regagner une partie du terrain perdu. Driant, cette nuit-là, inspecte les premières lignes, il rencontre le lieutenant Robin à qui il demande de résister à tout prix.



¹² Paul Jankowski, *Verdun, op.cit.*, p. 155.

Le 22 février, les bombardements reprennent, il n'y a plus de forêts, les arbres sont déchiquetés. Une deuxième photo sur une bâche en plastique nous montre ce décor. À midi, près de 7000 allemands repartent à l'assaut avec des lance-flammes. Ils possèdent la supériorité numérique, se battant à 3 contre 1 mais les poilus, bien que manquant de munitions, se battent à la baïonnette, à coups de crosses et de pelles. Le narrateur : « le capitaine Seguin a le bras arraché. Ici au PC, Driant se bat avec une centaine de chasseurs, les allemands sont à moins d'une centaine de mètres, la tenaille va se refermer l'encercllement sera total, Driant donne l'ordre de se replier en direction du sud ». Ce récit s'achève ici, nous sommes invités « maintenant à suivre le parcours des derniers survivants des 56 et 59 bataillons de chasseurs alpins ».



Quelques instants plus tôt, une fumée s'était déclenchée. Ainsi, le dispositif scénographique intégrait le fait de sentir, le fait d'entendre – les coups de feu, les « voix » des protagonistes – mais aussi le fait de voir, avec les photos de Driant, des arbres décharnés. Dans son chapitre intitulé « le cauchemar », Paul Jankowski avance qu'au « moment de consigner leurs impressions sur le papier, les soldats faisaient souvent appel à l'ensemble de leur cinq sens¹³ ». C'est ce que semble vouloir reproduire le dispositif de la cérémonie. Si nous sommes tenus à distance des différentes séquences de la commémoration, et que nous ne les « touchons » pas, c'est bien sous l'angle du sensoriel que nous est présenté ce premier jour de la bataille de Verdun.

Le troisième moment de cette cérémonie consistait à marcher sur un chemin. On voyait sur les côtés, entre les arbres et entre les crevasses au sol, des figurants statiques, surtout des poilus français, mais aussi à un moment, sur la gauche du chemin, des soldats allemands. Leurs fusils sont pointés sur les poilus, à

¹³ Paul Jankowski, *Verdun, op.cit.*, p. 187.

droite du chemin. Nous sommes au milieu du champ de tir. On voit parfois des soldats dans des positions emblématiques de la guerre : ils s'apprêtent à lancer une grenade, certains sont allongés par terre, ils sont morts ou gravement blessés, l'un des soldats essaye d'en ranimer un autre. Un soldat se tient caché derrière un arbre. À ce dispositif du « voir », on adjoint aussi la parole des poilus. Ce sont des récitants qui lisent des textes ordinaires de combattants, des lettres ou des témoignages qu'ils ont écrits : « Les arbres sont fauchés comme des fétus de paille. Toute la journée nous courbons l'échine, nous devons abandonner notre abri et nous terrer dans un large entonnoir. Nous sommes entourés de blessés et de mourants. En sortant de nos abris, nous ne reconnaissons plus le paysage auquel nous étions habitués depuis quatre mois ». Ces textes sont lus en boucle, on ne nomme pas leurs auteurs. Ils sont lus également en Allemand. Une des récitante qui lit un de ces témoignages a droit aux micros de la ZDF, une chaîne de télévision allemande (ci-dessus). Nous arrivons maintenant à la stèle du Bois du bois des Caures. Si cette séquence sur le chemin impliquait les combattants « ordinaires », celle qui s'ouvre alors retrouve la figure de Driant mais aussi le corps des chasseurs.



II. La stèle du bois des Caures

Arrivé au monument du Colonel Driant, s'ouvre la deuxième séquence de cette journée d'inauguration du centenaire de Verdun. Celle-ci va durer une dizaine de minutes et c'est bien une mémoire régimentaire qui est proposée aux spectateurs. Si l'on continue à évoquer Driant, les hommages concernent aussi largement les 56^{ème} et 59^{ème} bataillons de chasseurs. On rappelle d'abord la création du corps des chasseurs qui date de la première moitié du XIX^{ème} siècle. Les chasseurs sont une des unités d'élite des fantassins de l'armée de terre. Un de leurs faits d'armes se situa lors de la bataille de Sidi Brahim, en Algérie, lors de la conquête coloniale, contre les troupes d'Abd-el-Kader, où 370 d'entre eux, bientôt surnommés les « diables bleus » moururent. Le 8^{ème} bataillon de chasseurs acquiert à cette occasion le nom de bataillon Sidi-Brahim. La narratrice précise « qu'une de leur caractéristique est leur célèbre pas effectué au son du cor ». À cet instant, la fanfare se met à jouer cet hymne, pendant près de trois minutes. La fanfare est composée d'une grande majorité de quinquagénaire à septuagénaire, uniquement des hommes blancs (ci-dessous).



On rappelle ensuite que près de 82 000 chasseurs moururent pendant la Grande Guerre, une des plus belles pages de leur histoire – si l'on peut s'exprimer ainsi – fut leur dévouement pendant la bataille du bois des Caures, qui impliquaient donc les 56^{ème} et 59^{ème} bataillon. La narration revient maintenant à Driant, ce 22 février 1916. Celui-ci, quitte son PC et le bois des Caures en fermant la marche, il meurt à 100 mètres du monument devant lequel nous sommes en train d'écouter la narratrice raconter ses derniers instants. Les Allemands inhumèrent Driant avec dignité à 400 mètres au sud-est. Paul Jankowski note : « en inhumant le colonel Driant avec toute la déférence requise, en lisière du bois des Caures, les Allemands faisaient preuve d'une courtoisie presque obsolète qui ne survivrait pas à la guerre moderne¹⁴ ». Mais, à plusieurs reprises, Driant avait demandé à son épouse à être enterré au milieu de ses hommes. Sa mort ne fut pas connue tout de suite, en mars Berlin ordonna une enquête qui confirma le décès. Une autre enquête demandée par voie diplomatique par Alphonse XIII, roi d'Espagne, aboutit à la même conclusion. Après guerre, le souvenir français lance une souscription afin d'ériger un monument sur sa tombe et le 21 octobre 1922, le corps est déposé ici, dans l'intimité. Le lendemain est inauguré le monument, en présence d'une foule nombreuse qui entoure Mme Driant, d'un évêque, de trois pasteurs, d'un rabbin, et d'André Maginot, ministre de la guerre et des pensions, qui lut un message de Raymond Poincaré, alors Président du conseil.

À cet instant du discours, la fanfare joue une marseillaise. Ce monument est l'œuvre du sculpteur Grégoire Calvet, l'homme qui venait de lancer l'idée de l'illumination de la tombe du soldat inconnu sous l'Arc de triomphe. Ce monument est un monolithe, surplombé d'une grande croix. Sur la croix en bas à gauche, est représenté un cor, emblème des chasseurs. La tombe du lieutenant-colonel Driant est placée au pied du monolithe. Autour, reposent treize chasseurs inconnus. La fanfare joue encore un air, tandis que les gens commencent à se disperser.

¹⁴ Paul Jankowski, *Verdun, op.cit.*, p. 296-297.

Nous allons maintenant entamer une marche qui doit nous conduire au village de Beaumont-en-Verdunois – qui n'existe plus puisqu'il a été déclaré mort pour la France à la fin de la guerre. Mais, avant, nous nous arrêtons devant la stèle érigée là où précisément est tombé Driant un siècle plus tôt. Cette petite stèle mesure environ 1.50 mètres. On note un macaron du souvenir français, plus récent que celui apposé sur le PC à l'intérieur du bois. Le bloc de pierre est surmonté de pavés disposés en escalier. Sur un des versants, est inscrit « Ici est tombé le LT Colonel Driant » ; de l'autre côté : « Ils sont tombés silencieux sous le choc comme une muraille ». Cette dernière phrase est celle d'un couplet du chant des chasseurs de Sidi Brahim. La différence entre ces deux inscriptions, dans leur formulation entre pronom singulier et pronom pluriel, évoque le lien du « héros », Driant, qui rejoint « le » collectif, les chasseurs. Ici encore un orateur prend la parole pour nous livrer les derniers instants de la vie du Lieutenant-colonel Driant. L'accent est mis sur des images chocs : « Sa tête était affaissée en arrière, il ne donnait plus signe de vie, le sang lui coulait d'une blessure à la tête et sortait aussi par la bouche, il avait le teint d'un mort et les yeux agoniques, il était environ 16h30 ». Ici commence une nouvelle étape dans le déroulement de la cérémonie, la descente au village de Beaumont-en-Verdunois. L'orateur précise que le chemin est très boueux, « mais en bien meilleur état qu'il y a cent ans ». Il demande aussi : « par respect pour les hommes du 56^{ème} et du 59^{ème} bataillon de chasseur, ceux des 164^{ème} et 328^{ème} Régiments d'infanterie qui ont perdu la vie ou ont été blessé durant ce parcours, nous vous invitons à faire cette marche en silence ». Cette marche dura environ 1 heure 30, à vrai dire chacun parle avec son voisin, évoque pourquoi il est ici, ce que la mémoire de cette bataille peut encore signifier. Nous essayons aussi, autant que faire se peut, d'éviter de glisser et de tomber dans les flaques de boue. Nous y arrivons plus ou moins.

Nous sommes maintenant environ 150 devant la petite chapelle de la commune de Beaumont-en-Verdunois, ce village qui au début de la guerre comptait « 185 habitants, parmi ceux-ci 10 agriculteurs, deux coquetiers, un maréchal-ferrant, 3 cafetiers et un tourneur sur bois, c'est une petite localité bien paisible ». Août 1914, les hommes partent à la guerre, quelques semaines plus tard, le village est évacué, les habitants se réfugient dans le sud de la France. À présent, la narration change. Nous sommes en février 1916, le 22 arrivent les survivants des 56^{ème} et 59^{ème} bataillon de chasseurs à pieds, ils croisent des renforts qui viennent prendre position dans le bois. Récit du Caporal Bougard du 208^{ème} Régiment d'infanterie : « nous courons comme des fous pour arriver au plus vite à Beaumont [...], la fièvre nous gagne, l'écume aux lèvres, on enjambe les morts. Tout à coup, un énorme obus tombe sur la première section de la compagnie, 25 hommes voltigent dans les airs, des quartiers de cadavres s'abattent de tous côtés, nous sommes couverts de sang. Le bombardement redouble, c'est un charivari infernal. Avec ça, il gèle à pierre fendre, j'ai les pieds comme de la glace [...]. Les blessés agonisent sans soin, les cartouches manquent, on prend celles des morts. À 8h du soir, un obus tombe dans la tranchée, semant les blessés et les cadavres, les cervelles sur ma capote, je suis plein du sang des copains. Au fracas des obus se joignent les plaintes des agonisants. La neige tombe, il fait très froid, on se bâtit un abri avec les cadavres ». Le récit qui est proposé ici, encore une fois, se concentre sur l'expérience ordinaire du combattant. La compréhension de cette page d'histoire passe, selon les organisateurs, par un discours qui engage l'imagination des auditeurs qui doivent ainsi reconstituer les moments vécus par le caporal Bougard ce 22 février 1916. Notons que ce témoignage se trouve dans le livre de Jacques Péricard qui, dans les



années 1930, avait sollicité dans la presse de nombreux témoignages de combattants de Verdun. Quelques éléments de contextes sont néanmoins ensuite rappelés par l'oratrice. Ainsi, le 24 février, les allemands s'emparent de Beaumont. En 1917, les Français tentent de reprendre le village, en vain. Il n'est libéré que début novembre 1918, par les Américains, ce n'est plus qu'un champ de ruines. Il est alors décidé qu'il ne sera pas reconstruit. Toute la commune est placée en zone rouge, les habitants sont indemnisés. Beaumont est déclaré mort pour la France, avec huit autres villages du secteur de Verdun.

Ici s'achève la matinée de commémoration de cette première journée de la bataille de Verdun. La séquence suivante prend place devant la stèle Driant, mais cette fois, il s'agit de discours qui proviennent de diverses institutions.

III. Todeschini au monument Driant

Nous sommes en milieu d'après-midi, des cars nous ont ramenés depuis l'Ossuaire de Douaumont, où nous avons pris le déjeuner, à la stèle Driant. C'est d'abord une fanfare qui résonne, pendant 2 minutes trente. Puis une Marseillaise. La foule est plus importante que le matin, plusieurs centaines de personnes sont venues assister à l'hommage « officiel » au Lieutenant-colonel Driant et aux chasseurs. Par officiel, il faut entendre ici que cette mémoire est d'abord celle de l'État, en la présence de son représentant, le secrétaire d'État auprès du ministre de la Défense chargé des anciens combattants et de la mémoire, Jean-Marc Todeschini. C'est ainsi Jean-Marc Todeschini qui « préside la cérémonie », sous l'autorité militaire du général de corps d'armée, Jean-Louis Paganini, officier général de la zone de sécurité Est, gouverneur militaire de Metz. D'autres mémoires « autorisées » sont aussi énoncées à cette occasion, celles d'institutions liées à l'armée ou à différentes collectivités territoriales. Le présentateur de la cérémonie : « Mesdames-messieurs, la cérémonie à laquelle vous allez assister est organisée par la base de défense de Verdun, avec l'appui des bataillons de chasseur, du 132^{ème} bataillon cynophile de l'armée de terre, de la municipalité de Vacherauville, de la Mission histoire du conseil départemental, et des services du département et de l'État ». Ces différents acteurs prononcèrent différents discours dont l'ensemble semble former une mémoire dominante de la bataille de Verdun aujourd'hui. Le narrateur présente les grands traits de la cérémonie : « Elle met à l'honneur les 56^{ème} et 59^{ème} bataillons des chasseurs à pieds et leur chef le lieutenant-colonel Driant, dont la résistance héroïque ici même il y a cent ans a permis de gagner de précieuses heures face à la poussée allemande. Au-delà nous honorons tous ceux qui se sont sacrifiés sur ce front de 10 km ». Finalement, et c'est l'un des traits de ces manifestations, en plaçant ici une notion comme celle de sacrifice, le narrateur élude toutes explications, historiques, sociales, politiques. On ne sait pas *pourquoi* ces combattants se sont sacrifiés, encore moins si eux-mêmes ont perçu les derniers instants de leurs vies comme un sacrifice. Le narrateur poursuit : « nous honorons aussi tous ceux qui de Meuse, ou d'ailleurs, entretiennent depuis de nombreuses années, la mémoire de ces héros, en particulier la famille Driant, la promotion Driant, et les associations de Chasseurs ». On commémore donc, dans cette cérémonie, ceux qui ont pris l'initiative de commémorer.

Le dispositif spatial de la cérémonie est le suivant. Sur la gauche du monument, la fanfare du 27^e Bataillon de chasseur alpins. On rappelle son historique : créé le 30 janvier 1871 à Rochefort, pendant la Première Guerre mondiale, c'est le premier bataillon à recevoir la fourragère de la légion d'honneur, pendant la Seconde il est encore cité plusieurs fois à l'ordre de l'armée. Sa devise « vivre libre ou mourir » fut proposée par le résistant Alphonse Métral durant la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit de la dernière fanfare au sein des chasseurs, et elle « assure le devoir de mémoire et de représentativité au sein même des quartiers militaires mais aussi durant les cérémonies commémoratives traditionnelles ». À gauche de la fanfare, le Commandant des troupes, commandant second le 16^{ème} bataillon de chasseur. Puis, le drapeau du 7^{ème} bataillon de chasseurs alpins. La devise de ce dernier bataillon est « de fer et d'acier », c'est un bataillon de troupes légères et rapides, créé en 1840. Reconnu depuis sa création comme une unité d'élite de l'armée française, il a participé aux dernières campagnes militaires et a payé un lourd tribut. Il a participé à la campagne de la Haute-Tarentaise en

1944-1945, il défait l'armée allemande à la bataille du col du petit Saint-bernard. Le narrateur : « Au-delà de leurs spécificités montagne, le 7 et le 27 sont engagés sur tous les théâtres d'opérations extérieurs, et dans l'Opération Sentinelle, comme les autres unités d'infanterie ». Derrière le monument, on trouve le fanion du 16^{ème} bataillon de chasseur et sa garde. Créé en 1854, ce bataillon participe immédiatement à la bataille de Crimée, puis à l'expédition en Syrie, en 1860 et bientôt à la campagne d'Algérie. Au cours de la Première Guerre mondiale, le « 16 » connaît ses plus belles heures de gloire, gagnant sept citations, dont 6 à l'ordre de l'armée. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, le 16 gagne encore une citation. Depuis, le 16 participe à tous les conflits, en Algérie et au Maroc. Ce bataillon est actuellement engagé avec son chef de corps au Mali, dans le cadre de l'opération Barkane. On évoque aussi le 132^{ème} bataillon cynophile, dont la devise est « un contre huit » et dont on rappelle, outre son historique au XIX^{ème} siècle, sa participation à la bataille des Éparges pendant le Premier conflit mondial¹⁵. Ainsi, dans une telle narration régimentaire, ce qui frappe c'est l'absence complète d'interprétations – ou à défaut d'un minimum d'explications – quant aux guerres dans lesquelles ces bataillons sont engagés. Ont été évoqués, pêle-mêle, des guerres impériales, des guerres de conquêtes coloniales, les deux conflits mondiaux, les guerres de décolonisation, les guerres néo-coloniales – Barkane –, des opérations de « sécurisation » du territoire national – Sentinelle. Ce qui prime, c'est un sens de valeurs. C'est parce que nous sommes à un tel niveau idéologique – de l'ordre de l'ethos combattant – que l'on peut se passer d'une mise en contexte historique quant à l'énumération de ces conflits. Ces valeurs, de plus, pourraient s'adapter dans une telle diversité de situations, qu'on a parfois du mal à en saisir la spécificité. C'est le cas lorsqu'on avance qu'au « 16 on est avant tout chasseur. C'est un état d'esprit qui se caractérise par la solidarité, l'esprit d'équipe, le sens des responsabilités, le respect d'autrui, la bonne humeur, l'amitié, le goût de l'initiative, la rapidité dans l'exécution, le fait de faire plus que le juste devoir ».

Sur la droite du monument, on trouve les porte drapeaux, les fanions des chasseurs, les associations patriotiques, l'association des poilus de la Marne. Devant le monument sur la route, l'association Martinique-étain, des jeunes français et allemands, la famille Driant et les membres de la promotion Driant, enfin l'école spéciale militaire de Saint-Cyr. La promotion 1965-1967 était présente sur les rangs il y a cinquante ans lors de la venue du général de Gaulle à Douaumont. Après une nouvelle fanfare militaire, durant une trentaine de secondes, une nouvelle Marseillaise, durant environ quarante-cinq secondes, puis la sonnerie aux morts, le premier discours est celui du président de l'association Sidi-Brahim Verdun Meuse, **le major Quémard**. Il revient d'abord sur le parcours de Driant durant ces derniers mois de 1915, puis cite directement le Lieutenant-colonel, dans une lettre qui date du 20 janvier : « résister, arrêter l'ennemi par tous les moyens doit être la pensée dominante de tous. [...]. Les chasseurs ne se rendent pas ». Le narrateur évoque à la fois la dureté des combats, « le pilonnage terrifiant [...], les environ 80 000 obus sur le bois [...], les lance-flammes accomplissant leur œuvre de destruction, leur œuvre de morts », et rappelle que les deux bataillons de chasseurs perdirent environ 90% de leurs effectifs. Il ajoute enfin, que « c'est vers 16h 30, le 22 février que Driant

¹⁵ Nous nous permettons de renvoyer à notre propre article sur la commémoration de la bataille des Éparges, Martin Mourre, « La commémoration des Éparges. Du 106^e RI à l'attentat de Charlie, une observation » *L'Observatoire du Centenaire*, 2015, < https://www.univ-paris1.fr/fileadmin/IGPS/observatoire-du-centenaire/Mourre_-_Epagres.pdf >

fut tué en se repliant sur Beaumont [...], ses dernières paroles furent Oh là là, mon Dieu ». C'est ensuite **le général Fournier**, de la promotion Driant, qui prend la parole. Pour lui, « au terme de ce récit héroïque, deux questions viennent à l'esprit, comment les chasseurs de Driant ont-ils pu résister aussi longtemps face à un tel déferlement de feu et d'acier et à l'assaut de plusieurs milliers d'hommes. Pourquoi leur mémoire est-elle rappelée en ces lieux même depuis 1922, date à laquelle les survivants élevèrent ce monument à la mémoire de leur chef et de leurs camarades de combats. Ils n'ont pourtant pas été les seuls à se battre de la sorte ». À ces questions, qui sont des interrogations importantes pour comprendre l'histoire de cette bataille, le général apporte une réponse qui pourtant, en quelque sorte, clôt le raisonnement historique : « La réponse tient en un seul mot, un seul nom, un seul homme : Driant ». Il revient aux valeurs que le Lieutenant-colonel était censé porter : « En quelques mois, il transforme ces hommes issus de la réserve, ces braves pères de familles, en soldat aguerris [...]. Mieux il leur fait partager son idéal patriotique et les prépare au drame qu'il pressent ». Finalement, la démonstration confond la geste de Driant, le corps collectif des chasseurs et le corps symbolique de la nation: « ces chasseurs ont accompli jusqu'au sacrifice suprême, parce qu'ils étaient des soldats de France et parce qu'en défendant leur patrie, ils défendaient leurs terres et leurs familles. Tel était Émile Driant, dont l'histoire depuis cent ans retient le nom. Si nous les honorons encore [...], c'est parce que leur exemple a donné le ton à cette bataille ». À cet instant retentit une nouvelle fanfare, et ce sont de jeunes élèves de la région qui vont déposer une gerbe sur la tombe des chasseurs inconnus.

Puis, c'est **Jean-Marc Todeschini** qui prit la parole. Son discours dura une dizaine de minutes – les deux discours précédents avaient duré environ cinq minutes. Il s'agissait de la troisième allocution du secrétaire d'État, et une autre suivra, lors de l'inauguration de la croix des chasseurs de Driant à Vacherauville¹⁶. Dans son allocution, Todeschini rappelle d'abord le lien qui le lie à cette région, lui l'enfant lorrain. Son discours, s'inscrit dans ceux évoqués précédemment en rappelant le courage du héros et de ses hommes : « Au bois des Caures, ici même, les chasseurs résistent contre l'inimaginable et l'impossible. Ils réussissent à freiner l'offensive ennemie et offrent ainsi un délai précieux aux renforts français. Le 22 au soir, le colonel Driant meurt près de Douaumont, sur les hauteurs de Verdun. L'ordre était de tenir jusqu'au bout. La mission fut accomplie ». L'emphase du discours consiste à magnifier l'acte de Driant mais aussi à le rendre plus concret, plus sensible pour les spectateurs : « Au milieu des tranchées, de la boue, des puces, des cadavres, écrasés sans cesse par des tirs d'artillerie lourde, menacés par les gaz et les lance-flammes, ces hommes, des deux côtés, combattent avec une résolution héroïque ». Avancer de tels propos consiste à dire que « Verdun est la métaphore de la Grande Guerre. Le symbole de la mort de masse. Le symbole encore du courage et de la ténacité ». Ce sont ces éléments qui, pour Jean-Marc Todeschini, explique que « commémorer Verdun exige un travail de mémoire renouvelé à chaque instant [...]. Aux pèlerins du passé ont succédé les touristes de mémoire d'aujourd'hui. Je veux encore saluer les très nombreuses initiatives prises par toutes les collectivités locales et par tous les acteurs touristiques et associatifs, pour faire vivre la mémoire de Verdun. Ce patrimoine exceptionnel doit servir à

¹⁶ Les deux discours précédents du Secrétaire d'État ont été prononcés lors de son déjeuner avec les porte-drapeaux et lors du congrès régional des chasseurs à pieds. L'ensemble de ces discours – nous ne rendons compte que des deux auxquels nous avons assisté – se trouve sur le site du Secrétaire d'État : < <http://www.defense.gouv.fr/sedac/prises-de-parole/prises-de-parole-de-m.-jean-marc-todeschini> >

entretenir la flamme de la mémoire et à redynamiser les territoires ». Animé d'un « puissant sentiment de responsabilité », le secrétaire d'État a souhaité faire porter le discours autour de deux « groupes ». D'une part, « les jeunes » et, fait notable, ceux-ci sont inscrit à la fois à l'internationale et à l'outre-mer : « C'est pourquoi je tiens ici à saluer la présence de ces jeunes venus de la Meuse et de la Martinique, comme ceux venus de la ville allemande de Darmstadt. Leur présence nous rappelle la mémoire partagée de la bataille entre ces deux pays [...]. Je voudrais saluer plus particulièrement la présence d'une délégation de 108 Martiniquais, dont la moitié d'ailleurs sont des jeunes. Ils entretiennent ce lien unique entre la ville d'Etain et cette île des Antilles, qui a offert, comme toute la France d'Outre-Mer, de courageux combattants pour défendre la métropole. En 1902, après l'éruption de la montagne Pelée, Etain offre son aide financière à ses frères martiniquais. Après la guerre, la Martinique soutient en retour la reconstruction de la ville qui l'avait relevée ». L'autre « entité » vers laquelle s'est tournée Todeschini est celle de l'État-nation, d'abord avec ses grands corps, notamment symbolisés par l'école de Saint-Cyr : « Aujourd'hui, je veux saluer la présence de 20 membres de cette école, qui ont à l'esprit le courage et la détermination de leur illustre prédécesseur, lui-même entré à Saint-Cyr en 1875 ». Cela lui permet d'attacher le geste de Driant à l'État : « Si tout le monde connaît le soldat héroïque qu'il fut, moins nombreux sont ceux qui connaissent l'homme de lettres, d'engagement et de convictions qu'il était aussi : député de Nancy en 1910, romancier talentueux, sous le pseudonyme de Capitaine Danrit, Driant n'était pas prédestiné à rejoindre l'enfer de Verdun ». Enfin, le secrétaire d'État, rappelait un geste commémoratif, qui est celui d'une mémoire républicaine : « Mais ce champ de bataille est aussi devenu le lieu emblématique de la réconciliation franco-allemande. Le 22 septembre 1984, c'est à Verdun, devant l'ossuaire de Douaumont, devant la blancheur immaculée de milliers de tombes, que François Mitterrand et Helmut Kohl se tiennent la main ». Il insère cet « événement » dans l'action de l'actuel président : « Nous entendrons bientôt, comme en 1984, la Marseillaise résonner sur ce champ de bataille, interprétée par les enfants ici présents. Comme l'a souhaité le Président de la République, l'hymne national nous accompagnera tout au long de l'année 2016 ». Le discours de Jean-Marc Todeschini marquait la fin des prises de paroles. C'est ensuite à des dépôts de gerbes de fleurs que nous allions assister. Ce furent, successivement, la famille Driant, la délégation allemande, l'association « Ceux de Verdun », l'association meusienne « André Maginot », le souvenir français, l'association « Sid-Brahim de Verdun et Meuse », l'association « on ne passe pas », l'association « promotion Lieutenant-colonel Driant », le général Paganini, la municipalité de Vacherauville, *via* son maire, le Conseil départemental, en la personne de Mr Leonard, président du Conseil départemental de la Meuse, le Conseil régional de Lorraine, en la personne de Mr Richet Président du conseil, qui allèrent déposer une gerbe de fleur. Enfin, Jean-Marc Todeschini fit de même. À ces dépôts de gerbes, succéda une minute de la silence, puis une Marseillaise chantée par les élèves français et allemands présents sur le site, donc l'hymne français seul. Enfin, les autorités allèrent saluer les portedrapeaux. On nous demande de rester sur place. Ainsi s'achevait les plus de quarante minutes de l'acte 3 de la cérémonie de Verdun, ce 21 février 2016.

IV. Inauguration de la Croix Driant

La dernière partie de cette journée s'est déroulée au village de Vacherauville. Le site de la mairie avance un chiffre de près de 500 personnes présentes à cette cérémonie de ré-inauguration de la Croix des chasseurs de Driant – ce qui me semble excessif, ce chiffre, selon moi, étant de l'ordre de 100 à 200 personnes maximum¹⁷. Sur le même site de la mairie, on évoque cette commémoration d'un point de vue différent de ce qui a pu être décrit plus haut : « Tout à commencé par une messe en l'église de Vacherauville ce dimanche 21 février en la mémoire du Colonel Driant et ses chasseurs en présence notamment de 40 membres de la famille Driant dont l'ancien ministre Xavier Darcos et 50 représentants de la promotion Driant ». Je n'avais donc pas pu aller à cette messe, ignorant d'ailleurs qu'un tel office s'était tenu. Notons aussi que la présence de Xavier Darcos s'explique par le fait qu'il est apparenté, par alliance, à Driant lui-même : sa deuxième épouse est en effet l'arrière-petite fille du Lieutenant-colonel. Une des particularités de l'inauguration de la croix des chasseurs est probablement qu'il s'agissait d'un édifice conçu par Driant lui-même, et inauguré pendant la guerre – à la différence de la stèle du bois des Caures érigée après guerre. Driant fait d'abord aménager un cimetière, à Vacherauville, à l'angle des routes de Samogneux et de Champs, puis, « ayant à cœur de rendre hommage à ses hommes, [Driant] souhaite ajouter un symbole à ce cimetière. Le 1er mai 1915, une immense croix en bois formée de deux chênes pris dans le bois d'Haumont est installée ». Bientôt « En complément de cette croix, une statue est alors édifée.



C'est le Chasseur Corio, sculpteur au sein du bataillon qui réalise cette statue. Le Lieutenant-colonel lui demande de créer une œuvre représentant 'la patrie, implorant le ciel'. C'est une jeune fille du village de Vacherauville qui sert de modèle pour la

¹⁷ < <http://www.vacherauville.fr/ceremonie-du-21-fevrier-a-vacherauville> >

réalisation de la statue : Alice Pillant, elle a alors 17 ans »¹⁸. Pour l'anecdote, le général Fournier, secrétaire de la promotion Driant, évoque le choix de cette jeune fille, qui était, en fait, un « deuxième choix ». La rumeur dit que c'est la fille de l'instituteur du village qui avait été choisie pour poser, mais l'instituteur « se serait opposé à cette intention car il ne voulait pas que sa fille pose avec les bras dénudés, c'était il y a 100 ans. Ce fut donc une autre jeune fille du village, Alice Pillant qui fut choisie ».

Quelques mois plus tard, en 1916, les bombardements du Bois des Caures et dans les alentours détruisent la statue. Il faudra attendre 1926 pour que cette statue refasse son apparition : « En 1926, les anciens Chasseurs de Driant font réédifier la statue. Corio ayant survécu aux combats, la sculpte une seconde fois ». Jean-Marc Todeschini, dans son discours, apporte une précision : « Seule exception [à cette nouvelle réalisation], le glaive de la France se trouve dans son fourreau, signe que les combattants voulaient désormais œuvrer pour la paix ». C'est à partir de 2013 qu'une souscription est lancée pour rénover le monument. Le maire de Vacherauville, après avoir dit l'honneur que c'était de recevoir le secrétaire d'État et diverses personnalités dans sa commune, rappelait le coût de cette réfection : 22 000 euros, financés à hauteur de 7000 euros par le Conseil départemental, 6000 euros par l'Assemblée nationale et par l'ex-Communauté de communes de Charny à hauteur de 2000 euros, enfin par une souscription de l'ordre de 7000 euros.

Il n'est pas exagéré de dire que tout le village porte la marque du Lieutenant-Colonel Driant. Outre cette croix des chasseurs, la mairie accueillait une exposition sur « Les Chasseurs de Driant » et l'Église comporte un « bas-relief et le vitrail consacré à Driant et à ses chasseurs ». À cette fusion, entre l'Église et la République, on doit ajouter le fait qu'une rue porte le nom de Driant. Le secrétaire d'État Jean-Marc Todeschini prend aussi la parole à cette occasion, il avance des détails historiques sur l'origine du monument : « Cette commémoration est fidèle aussi à la volonté du colonel Driant. Il fut l'un des premiers à avoir répondu à l'exigence morale de ne pas oublier les soldats tombés pour la patrie. Alors que l'usage voulait que l'on enterre, sans sépulture, les morts à l'endroit où ils avaient péri, il a fait aménager, dès son arrivée dans la zone des combats, un carré militaire, près du Cimetière de Vacherauville marqué d'une croix faite de deux chênes du bois des Caures ». Il remarque aussi que « sur la stèle dédiée au colonel Driant, est inscrite une phrase tirée de la Sidi Brahim, l'hymne des Chasseurs à pied qui porte le nom d'une bataille à laquelle ils ont participé et que j'ai commémorée, à Rethel, le 25 octobre : 'Ils sont tombés, silencieux sous le choc, comme une muraille' ». On a vu que cette même phrase était inscrite sur la petite stèle qui commémore l'endroit précis où est mort Driant. Enfin, s'il ajoute que « c'est à notre tour maintenant de rendre hommage à ces hommes. Nous le faisons aujourd'hui, en cette date symbolique, mais nous devons le faire à chaque instant », Jean-Marc Todeschini n'oublie pas son propre rôle dans cette mémoire : « Je renouvellerai mon hommage à ces combattants lors des commémorations du déclenchement du centenaire de la Bataille de la Somme, en juillet prochain, puisque ces mêmes bataillons ont combattu sur ce front. Les deux batailles sont liées. L'histoire nous impose de les commémorer dans un même élan ». Après un vin d'honneur, s'achevait donc la journée de commémoration du bois des Caures marquant le début du déclenchement de la bataille de Verdun. Il s'agit, pour conclure, de tenter de dégager quelques lignes de force de cette mémoire.

¹⁸ <http://www.vacherauville.fr/la-commune/colonel-driant/la-croix-des-chasseurs/>

Conclusion

À travers les quatre moments décrits ici, quelles leçons peut-on tirer de cette première journée de commémoration de la bataille de Verdun ? Notons déjà que la description qui a précédé est celle à laquelle j'ai assisté. Outre la messe, je n'ai pas participé non plus à l'inauguration d'une pierre gravée en hommage aux 56^{ème} et 59^{ème} bataillon de chasseurs, à l'intérieur même de l'Ossuaire de Douaumont, ni même au déjeuner avec les porte-drapeaux ou encore au congrès des chasseurs, lieux de la mémoire qui sont évoqués à diverses reprises par Jean-Marc Todeschini.

La cérémonie, ou plutôt les cérémonies n'en étaient pas moins extrêmement balisées, nous avons été guidés, dans les indications des chemins à emprunter, dans la façon de se tenir silencieux, de respecter tel ou tel hommage. La mémoire semble ainsi imposée, à la différence, par exemple, d'un musée, où le spectateur peut flâner et découvrir par lui-même. En cumulé, ces quatre moments ont représenté près de deux heures d'enregistrement sonore, incluant les différents discours et cinq marseillaises. On a vu que durant la première séquence était intégré un dispositif sonore, puis les trois autres consistèrent en des cérémonies plus « classiques », entre fanfare militaire et discours « officiels ».

Dans ces discours, comme dans le dispositif scénographique initial, peu de place était laissé à la réflexion, du moins en termes de compréhension politique de pourquoi Verdun. Pas un mot n'a été prononcé sur le commandement et les erreurs stratégiques, sur l'immensité des pertes eu égard aux enjeux. La réflexion s'est portée toute entière vers les expériences « du » combattant. Avant tout de Driant bien sûr, mais aussi d'autres chasseurs ou de différents protagonistes de la bataille du Bois des Caures. Cette absence d'évocation des choix de l'État-major évoque une mémoire qui est alors tournée vers des entités désincarnées, la Patrie, la Nation, et non vers l'État – à qui, par le biais de ses responsables, on pourrait « demander des comptes ». Finalement, il s'agit de s'interroger sur le fait de savoir si cette première journée inaugurale de la « mémoire » de Verdun en 2016 a donné le ton des autres commémorations et moments de la mémoire de cette bataille dans la suite de l'année. Dans les multiples possibles des commémorations (militaire, artistique...) et de leur cadre (national, européen, international...), ce centenaire du début de la bataille de Verdun fut incontestablement militaire et patriotique. Les militaires donnent le ton tout entier à la gloire de Driant et des chasseurs, réduisant en quelque sorte la bataille à un acte presque isolé de bravoure patriotique, pratiquement jamais mis en situation. Même le Ministre, qui eut pu sortir du tracé des militaires ne fit qu'emprunter, au final, le même registre rétréci aux Chasseurs, à la bravoure, à l'acte de défense patriotique. Il est vrai que l'inauguration du nouveau Mémorial de Verdun au même moment pouvait faire penser que la dimension analytique et explicative s'y trouverait, comme un clivage entre une tradition immuable (rappelons que la cérémonie principale date de 1922) et même réaffirmée dans un autre contexte (celui d'aujourd'hui européen et même mondial pour de nombreuses commémorations) et une histoire ouverte aux interprétations.

On reste cependant interdit que le premier jour de cette immense affrontement ait été ainsi rétréci à un rituel rendant incompréhensible les enjeux de la bataille et du conflit au profit d'une mémoire de groupe, personnalisée autour de Driant et fortement identifiée avec la tradition militariste et patriotique d'un conflit qui en porte bien d'autres.

Décembre 2017

